

INFLUENCE

N° 182.

DU LUXE ET DES MODES

SUR LES MALADIES DES FEMMES ;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 11 août 1818 , pour obtenir le grade de Docteur en
chirurgie ;*

PAR M. J. LHUILLIER , d'Orléans ,

Département du Loiret.

Non est vivere, sed valere, vita.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1818.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

<i>Professeurs.</i>	M. LEROUX, Doyen.
	M. BOURDIER.
	M. BOYER.
	M. CHAUSSIER.
	M. CORVISART.
	M. DEYEUX.
	M. DUBOIS, <i>Examineur.</i>
	M. HALLÉ, <i>Examineur.</i>
	M. LALLEMENT, <i>Examineur.</i>
	M. PELLETAN, <i>Président.</i>
	M. PERCY.
	M. PINEL, <i>Examineur.</i>
	M. RICHARD.
	M. THILLAYE.
	M. DES GENETTES.
	M. DUMÉRIL.
	M. DE JUSSIEU.
	M. RICHERAND.
	M. VAUQUELIN.
	M. DESORMEAUX.
	M. DUPUYTREN.
	M. MOREAU, <i>Examineur.</i>
	M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

Membre du ci-devant collège royal de chirurgie d'Orléans ; Chirurgien en chef adjoint de l'hospice civil et militaire de la même ville ; Chirurgien assermenté pour les rapports près les tribunaux ; Accoucheur de la Société maternelle , etc.

A MA TENDRE MÈRE.

Je ne pourrai jamais m'acquitter envers vous de tous les soins que vous m'avez prodigués. Puissiez-vous trouver la preuve de ma reconnaissance dans ce faible tribut de respect et d'amour filial !

M. J. LHUILLIER.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

INFLUENCE

DU LUXE ET DES MODES

SUR LES MALADIES DES FEMMES.

Du Luxe.

LA civilisation des peuples , les mœurs des nations , utiles en général , font le malheur de celui qui embrasse de fausses maximes et se précipite dans le torrent des futilités de son siècle. Le luxe , impossible à prévenir chez des hommes avides de leur propre commodité et de la considération des autres , les entraîne dans des écarts toujours nuisibles à la santé. Il corrompt tout , et le riche qui en jouit , et le misérable qui , le convoitant , s'agite , se donne mille peines pour l'obtenir : l'un trouve la mort dans sa possession , et l'autre périt , au moment où il allait en jouir , victime des tourmens qu'il s'est créés pour l'acquérir. La nature ne nous donne déjà que trop de besoins ; pourquoi vouloir les multiplier sans nécessité , et mettre ainsi notre âme dans une plus grande dépendance ? Ce n'est pas sans raison que Socrate , regardant l'étalage d'une boutique , se félicitait de n'avoir rien affaire de tout cela. Il n'ignorait pas que chaque besoin que l'on se donne est une nou-

velle chaîne dont on se charge , est un pas que l'on fait vers une maladie.

Que de maux ne reconnaissent d'autre cause que le luxe ! Sous son influence , l'homme s'épargne les moindres fatigues , se défend contre les plus petites injures de l'air ; en un mot , se conduit comme s'il ne devait jamais souffrir : ses passions augmentent avec les moyens de les satisfaire ; elles deviennent déréglées , et l'entraînent dans des plaisirs effrénés. Dès-lors les fonctions naturelles perdent de leur énergie ; le corps s'énervé , l'économie se détériore ; enfin se développent les cruelles maladies qui doivent mettre fin à sa pénible existence. Les plus fréquentes , les plus redoutables de toutes , sont ces maladies nerveuses si communes dans les grandes villes , séjour de la mollesse et de l'oisiveté , et si rares dans les pays habités par des peuplades sauvages , et même dans nos campagnes , asile paisible de l'homme heureux , par ses travaux et la simplicité de ses mœurs. Comparez la femme du villageois avec celle de l'opulent citadin ; quel contraste frappant ! Dans la première , c'est la force , l'énergie de tous les mouvemens , une santé rarement altérée. Mais aussi quelle sobriété ! quels exercices pénibles ! c'est une vie toute donnée au travail. Dans la seconde , c'est l'apathie de toutes les facultés physiques , l'énervation des forces , qui semblent ne plus s'ériger que parfois , et spasmodiquement , pour retomber soudain dans la torpeur. Mais que de jours passés dans le sein de la mollesse et de l'oisiveté ! l'édredon n'a pas assez de délicatesse pour recevoir cette petite-maîtresse vaporeuse ; l'odeur d'une rose a souvent trop de force : c'est une vie entièrement consacrée à la plus fade volupté. Aussi l'hystérie , l'hypochondrie , les affections érotiques , le rhumatisme , la goutte , viennent en troubler le cours , et lui faire envier un tempérament acquis par tant de peines. *Hippocrate* nous dit que de son temps les femmes n'étaient attaquées de la goutte qu'après la cessation des menstrues. *Galien* et *Sénèque* rapportent que , si celles de leur siècle démentent l'aphorisme du père de la médecine , il ne faut en accuser que le luxe et l'intempérance.

Chez les Romains, du temps de Caton l'ancien, les corps étaient robustes, et non amollis par tous ces produits, enfans de la vanité et de l'orgueil. Mais bientôt la succession des temps pervertit tout dans Rome; les mœurs simples et douces se transformèrent en usages ridicules et pernicioeux à la santé. La fameuse Aspasia, la superbe Cléopâtre, donnèrent l'impulsion au luxe. Auguste et Antoine paraissent, et déjà la corruption se glisse dans le cœur des Romains, s'étend comme par irradiation de cette capitale dans le monde connu, et devient l'origine d'une foule de maladies jusque-là ignorées : les remèdes familiers de Caton ne suffisent plus pour combattre les maux sans nombre occasionnés par l'intempérance, l'oisiveté, et tout cet attirail de la toilette, compagnon de l'imposture. Le Levant ne produisit plus assez de parfums; l'art pharmaceutique, celui du parfumeur, furent mis à contribution : une multitude de gens des deux sexes se livrèrent à de vils emplois pour servir les caprices du luxe; et les excès toujours croissans en ce genre contribuèrent à la décadence des Romains.

Trop aveugle pour chercher le vrai beau dans la nature, chaque nation s'est forgé de la beauté corporelle un modèle idéal approprié à ses mœurs, à ses goûts et ses connaissances. C'est ainsi que les sauvages se tatouent, et que les nations policées usent de moyens bien plus dangereux : ce sont les cosmétiques. Il n'est aucun peuple qui en fasse un plus fréquent usage que les Français : comme leur emploi peut être suivi de graves accidens, il convient d'en signaler les abus.

De la Cosmétique en général.

Les femmes, bien persuadées qu'elles tiennent de leur beauté une puissance dont les éloignait leur faiblesse, ont mis une grande industrie à rechercher les moyens d'en relever l'éclat, d'en prolonger l'empire, ou de se dédommager de son absence. Les plus convenables sont ceux qui assurent en même temps la conservation de

la santé, sans laquelle la beauté n'est rien ; cependant elle exige des soins particuliers. Les moyens que l'on emploie sont de deux sortes : les uns consistent à la faire valoir par le développement des formes ou par les ornemens dont on croit devoir l'environner ; ce sont les vêtemens et tous les bijoux , enfans du luxe et de la vanité : les autres , qui sont moins réels , et auxquels on a attaché beaucoup de prix , constituent les cosmétiques proprement dits. Je vais m'efforcer de démontrer qu'il en est peu d'utiles ; qu'avec leur secours on n'obtient qu'un effet passager , souvent compensé par de graves inconvéniens qui , même quand ils ont atteint pendant quelque temps leur but , finissent par détruire à la fois et la beauté et la santé.

Des Vêtemens.

C'est principalement sur la forme et la matière des vêtemens des femmes que la mode étend son empire ; c'est pour cet objet que le luxe met en usage toutes ses ressources. Félicitons les femmes, il s'en faut de très-peu que leurs habits soient aussi bien qu'ils peuvent être ; c'est cette nuance légère du mal au bien que je voudrais effacer. Elles ont adopté la robe grecque ; mais elles semblent avoir oublié les précautions qu'exige le climat qu'elles habitent. En conservant la coupe élégante et noble des robes antiques , que les femmes se vêtent plus chaudement que les belles Grecques , dont , en empruntant les modes , elles ont toujours à désirer le ciel fortuné sous lequel vivaient celles-ci. Croyant atteindre les bornes du goût , elles sont tombées dans un abus dangereux qu'il convient de signaler. Les robes décolletées , à manches courtées et d'étoffes légères , exposèrent au grand jour des appas jusqu'alors voilés , et que la modestie , autant que le soin de leur gloire , devaient cacher aux yeux profanes. Elles conspirèrent avec l'atmosphère la ruine de leurs appas et de leur santé , en bravant les impressions du froid , en affectant une force que leur organisation et leur éducation ne comportent pas ; en un mot , en bannissant de leur toilette presque tous les vêtemens dont la raison aurait dû les couvrir.

Cette nudité , si dangereuse pour la santé , continue , malgré les rigueurs des saisons , les terribles leçons de la mort , et les conseils même de la coquetterie. Les médecins se sont récriés de toutes parts , des exemples frappans ont porté l'épouvante dans le sein de toutes les femmes , et le lendemain du jour qu'elles ont vu leur compagne au tombeau , elles n'en ont pas moins été dans les lieux publics avec le même costume. Aussi que de femmes jeunes , belles encore , mais torturées par des rhumatismes , ou oppressées par un catarrhe dégoûtant , sollicitent en vain de tardifs conseils , et reçoivent de notre art de légers soulagemens , qui ne font qu'éloigner le terme de leur vie sans diminuer leur souffrances !

C'est principalement pour les jours de bal que les femmes réservent ces étoffes légères , ces gazes transparentes , qu'autrefois Varron appelait *togas vitreas* , et que , par une méthaphore plus hardie , Publius Syrius nommait *du vent tissu , ventum textilem*. Après des danses d'autant plus vives et plus répétées que le froid les saisit dans le repos , les femmes sentent le besoin de se couvrir : mais la mode a décidé qu'il faut livrer dans un bal à l'avidité des regards tout le luxe des formes : c'est ainsi que d'un exercice utile les femmes sont parvenues à faire la cause d'un grand nombre de maladies , qui moissonnent chaque hiver tant de jeunes beautés. C'est avec peine que je les vois quitter une danse fatigante sans changer de vêtemens , et s'exposer aux influences d'une atmosphère froide et humide. Chez les anciens la danse entraînait dans le plan d'une éducation complète ; et les Lacédémoniennes , ces modèles de vertu sans effort , étaient célèbres dans la Grèce par les charmes de leur danse gymnique ; elles avaient un gynécée , où , après avoir dansé , elles se rassemblaient , se baignaient en commun , se parfumaient , et reprenaient leur tunique de laine. Notez qu'elles vivaient sous le plus beau climat , sous le ciel toujours azuré de la Grèce ; et nous , que baigne un brouillard presque continuel , dont l'atmosphère sans cesse variable nous expose à toutes les températures , nous méprisons ces précautions

dictées par la prudence : un simple schall est jeté négligemment sur les épaules, et ramené sur la poitrine ; le froid, d'autant plus vif que nous sortons tout en sueur d'une salle échauffée par l'éclat de cent bougies, crispe aussitôt la surface du corps dont les pores sont ouverts ; il serre la poitrine, et trouble ainsi deux fonctions bien importantes, la respiration et la transpiration. En vain une voiture ramène l'intrépide danseuse dans son lit bien chaud, la victime est frappée, et sa sentence est prononcée quand le salon retentit encore des applaudissemens donnés à ses grâces, dont quelques précautions et une sage retenue eussent garanti la durée.

Des Corsets.

Les Chinois trouvent les pieds plus beaux lorsqu'ils sont réduits au tiers de leur grandeur ; quelques nations ont imaginé que la nature ne donne pas une belle forme à la tête, ils pétrissent celles de leurs enfans. Nous rions de ces folies, la cruauté de ces barbares nous blesse ; sommes-nous donc exempts de reproches ? Et la mode, qui gouverne les Françaises avec tant d'empire, ne leur a-t-elle pas fait adopter le corset, pour rendre la taille plus fine, plus élégante, la démarche plus noble ?

Le préjugé qui a fait naître le corps à baleine, et qui en soutient l'usage, est des plus anciens ; cependant il faut avouer que le corset tel qu'on le porte aujourd'hui est bien préférable à celui qu'on employait autrefois, trop rétréci dans sa partie inférieure, garni de tous côtés de baleines inflexibles, et qui, loin de dessiner les formes, comprimait douloureusement le corps. Esclaves de la mode, les mères de nos jours rougiraient d'abandonner à la nature le soin de former le corps de leurs enfans : une taille fine ne peut, dit-on, s'obtenir sans art. Vous aimez donc mieux, mères assujetties à de funestes préjugés, vous aimez donc mieux avoir des filles sveltes, élancées en dépit de la nature, que de pouvoir jouir de la douce satisfaction d'avoir donné le jour à des enfans bien constitués,

qui auraient la poitrine large, la taille bien formée sans être fine, dans qui toutes les fonctions s'exécuteraient avec entière liberté?

Les médecins se sont élevés avec juste raison contre cet abus; ils ont prouvé qu'au lieu de s'embellir en les portant, les femmes travaillaient au contraire à se détruire, que cette espèce de torture mettait à la gêne les organes de la poitrine et du bas-ventre, qu'elle entraînait des maladies longues et opiniâtres; mais il est des vérités qui, pour s'accréditer, ont besoin d'être redites jusqu'à satiété. Examinons donc la manière d'agir des corsets; le simple raisonnement nous en montrerait les funestes inconvénients, si nous n'avions pour nous l'expérience.

La première impression de cette partie du vêtement des femmes se porte sur la peau. Dans plusieurs endroits elle se trouve altérée, particulièrement aux hanches et aux épaules. Les ouvertures pratiquées au corset pour le passage des bras compriment tellement les muscles qui forment le creux de l'aisselle, que non-seulement la peau en est excoriée, mais souvent profondément entamée, surtout chez les personnes grasses.

Exerçant une pression circulaire, les parties les plus saillantes sont celles qui doivent éprouver plus fortement son action, tels que les seins. Le mamelon, sans cesse comprimé, ne peut librement se développer, et des mères ont éprouvé le chagrin de ne pouvoir apaiser les cris et les besoins de l'enfant qui vient de naître. En vain la tendre sollicitude leur fait tout mettre en usage, le mamelon échappe toujours aux lèvres de l'enfant. Les gerçures qui affectent cette partie du sein, et qui du plus doux devoir font un véritable supplice, sont souvent le résultat d'une trop forte compression. A quelle autre cause attribuer, dans bien des cas, le développement d'une des maladies les plus dangereuses qui affectent les femmes, le cancer? Les humeurs, arrêtées dans leur cours, engorgent les vaisseaux, une glande se manifeste, et continuellement irritée par la cause qui lui a donné naissance, elle s'enflamme. un ulcère cancéreux en est la suite.

Si nous examinons maintenant l'effet du corset sur les organes de la respiration , nous le verrons tendre à diminuer la capacité de la partie inférieure de la poitrine en déprimant le sternum et les côtes inférieures de cette cavité. Le thorax , pressé en tous sens , ne peut , chez les jeunes sujets acquérir les dimensions naturelles ; les poumons , sans cesse comprimés , n'atteignent jamais leur entier développement. Le diaphragme , refoulé en haut par les viscères abdominaux , sur lesquels appuie l'extrémité inférieure du busc , augmente encore la gêne de la respiration , et les poumons sont obligés de regagner par la fréquence de leurs mouvemens ce qu'ils ont perdu en développement. Voyez une femme à la sortie d'un dîner , lorsque l'estomac rempli d'alimens porte en haut le diaphragme : combien sa respiration est courte , difficile , mais fréquente ! Etonnons-nous donc , d'après cela , que les maladies des poumons soient si communes !

Quel est l'organe du bas-ventre qui n'éprouve plus ou moins les effets du corset ? Que de fois il a produit le squirrhe de l'estomac ! Les engorgemens et les abcès du foie ; les faiblesses d'estomac , les mauvaises digestions n'ont souvent d'autre cause. Les vapeurs hystériques , les tourmens d'une menstruation difficile , sont-ils tellement étrangers à son action , qu'on puisse assurer que la gêne qui en résulte n'y a aucune part ? C'est principalement pendant la grossesse que le corset est nécessaire pour ces femmes qui semblent rougir du nom de *mère* ; aussi voyons-nous souvent l'avortement , la mauvaise conformation ou la mort de l'enfant en être la suite. Que de remerciemens ne devrions-nous pas aux femmes qui , pour nous plaire , se mettent ainsi à la torture , si nous pouvions admirer ce qui nous présente en un même tableau l'affligeante image de la souffrance , du déguisement , et le présage de quelque maladie !

Les seins veulent être soutenus , mais ne doivent pas être comprimés ; c'est ce que les femmes devraient avoir en vue dans leurs ajustemens. Elle pourraient imiter les Bayadères , chez les Indiens :

« Elles font usage , dit M. *Fournier*, d'un corset à la fois élégant et
 « commode , dont l'objet spécial est de conserver à la gorge sa
 « forme sphérique et son élasticité ; chaque globe est renfermé
 « dans un étui d'une étoffe très-fine. » Par ce moyen elles conser-
 vent la beauté et la fraîcheur de leur gorge jusque dans un âge
 très-avancé.

Des Souliers.

Il est une autre partie de l'habillement sur laquelle je me bornerai à quelques observations ; ce sont les souliers. Toujours dirigées par l'idée qu'elles se forment de la beauté , les femmes , non contentes de se torturer pour avoir une fine taille , veulent , au prix des plus vives douleurs , avoir un petit pied , et , d'une chaussure commode et agréable , font un véritable supplice. Elles ont soin de recommander au cordonnier de leur faire une chaussure étroite : le pied fait le plus grand effort pour pénétrer ; elles ne peuvent marcher ; mais elles ont un pied si mignon ! Des cors , des durillons viennent augmenter leur souffrance ; mais que n'endure-t-on pas pour plaire ! Autrefois une semelle de cuir mettait entre le pied et l'humidité du sol un rempart impénétrable ; aujourd'hui la mode , rétrécissant cette digue , on marche sur l'étoffe qui se recourbe sous la plante du pied , se gonfle par l'eau qu'elle transmet , et entretient une humidité continuelle. De là ces rhumes , ces catarrhes , ces diarrhées qui persistent si long-temps , parce qu'on en ignore la cause.

Croirait-on qu'il y a des femmes assez insensées pour se serrer fortement le cou avec leur collier , persuadées que lorsque le sang est un peu gêné dans sa circulation du côté de la tête , il se porte plus abondamment aux joues , et y communique cette couleur rosée que la nature leur a refusée ! Des étourdissemens , des vertiges , des maux d'yeux , de gorge , quelquefois même l'apoplexie , sont le résultat d'une conduite qui montre jusqu'où peut aller la coquetterie.

Des Cosmétiques proprement dits.

L'homme né vain , pétri d'amour propre , et cependant rempli de défauts , devait nécessairement chercher des moyens qui pussent cacher aux yeux de ses semblables , non-seulement les imperfections de son âme , mais encore celles de son corps. Le désir de plaire , désir aussi ancien que l'homme , inventa tout cet attirail de toilette qui compose la cosmétique des femmes. Les Grecs connaissaient ces moyens factices ; mais il était réservé à la superbe Rome de faire éclore avec le faste , la magnificence et le luxe , ce genre de corruption qui s'étendit à tous les pays conquis. On s'appliqua à composer toutes ces espèces de fards , de pommades , d'eaux , auxquels on attribuait la vertu de relever l'éclat de la beauté , et même de donner de la fraîcheur au teint le plus flétri. C'est alors qu'on vit l'impératrice Poppée , célèbre épouse de Néron , faisant nourrir cinq cents ânesses dont le lait était exclusivement destiné aux bains que cette princesse employait habituellement pour entretenir la blancheur de sa peau. Cet art corrupteur est parvenu jusqu'à nous , augmenté encore chaque jour de nouvelles découvertes. Un volume suffirait à peine pour indiquer toutes les recettes mystérieuses de ces compositions. Mais aussi que de maux ont suivi leur emploi ! Si la crainte d'une maladie n'a pu faire renoncer les femmes à ces découvertes dangereuses , peut-être y parviendrait-on en leur démontrant qu'il n'est aucun cosmétique qui puisse cacher leurs prétendus défauts , ni les sauver du ridicule dont les couvre l'emploi de ces moyens , en les convaincant , par un raisonnement solide , que les plus heureuses applications ne servent souvent qu'à faire ressortir ce qu'elles ont de défectueux , surtout lorsque la santé commence à en éprouver les atteintes. Alors elles rejetteraient loin d'elles tous ces cosmétiques , dont le moindre inconvénient est de détruire ce velouté de la peau et cette fraîcheur qui font le charme du bel âge , et de leur procurer une

vieillesse prématurée. Qu'elles se persuadent bien que le premier des cosmétiques est la propreté ; le premier fard , la pudeur ; le premier bien , la santé ; et le premier moyen de la conserver , l'absence de tout cet attirail de la coquetterie.

De tous les organes dont l'art et l'industrie cherchent à rendre l'aspect plus agréable , il n'en est pas qui ait mérité plus d'attention que la peau. Aucun , en effet , n'était plus exposé à se détériorer ; son activité continuelle , ses rapports avec tous les autres organes , l'impression non interrompue de tous les agens extérieurs qui se succèdent sans cesse , telles sont les causes qui l'affectent et en font varier à chaque instant l'apparence. La blancheur , la finesse , la fraîcheur , étant les premières qualités qu'on exige , tous les moyens en usage tendent à les conserver ou à les remplacer. C'est ici que l'arsenal des belles est inépuisable. Entrons dans le boudoir d'une petite-maîtresse ; là se trouvent tous ces produits du charlatanisme , qui , sous prétexte de servir la beauté , lève chaque jour sur la crédulité publique un impôt d'autant plus sûr , qu'on l'excitera toujours avec une telle promesse décorée des apprêts et du langage du mystère. Nous y voyons les gants glacés , le mouchoir de Vénus , faits avec de la toile imprégnée d'alun , de céruse et de gomme adragant ; ces pâtes dont on se couvre le visage , même pendant le jour , à l'exemple des dames romaines ; ces serviettes trempées dans une décoction d'eau de souci unie aux blancs d'œufs , à la gomme arabique , au musc , à l'ambre , et qui , en se séchant sur le corps auquel on l'applique , doivent affermir les chairs et effacer les rides. Au premier rang sont ces préparations désignées par le nom d'*eau de beauté* , d'*eau de la fontaine de Jouvence* ; le lait virginal , ces savons de Palmire , de Windsor , Eckmeleck , etc.

Toutes ces substances attaquent plus ou moins énergiquement les propriétés vitales du tissu cutané ; elles commencent par en augmenter la sensibilité , par produire souvent des éruptions dartreuses ou miliaires , et finissent par affaiblir considérablement cette sensibilité d'abord exaltée. Bientôt les capillaires perdent de

leur énergie , la peau crispée n'est plus le siège d'aucune exhalation , et la transpiration se trouve supprimée ou de beaucoup diminuée ; les humeurs répercutées se portent sur quelques-uns des organes intérieurs les plus essentiels ; les diarrhées , l'hydropisie , la toux , les maladies de poitrine en sont la suite. La femme meurt victime de sa coquetterie , mais , hélas ! sans servir de leçon : ses amies la plaignent et l'imitent.

Des Bains,

De tous les cosmétiques le moins dispendieux , celui avec lequel les femmes atteindraient bien plus sûrement le but qu'elles se proposent , est l'eau. Prise sous forme de bain , elle a l'avantage d'être utile à la santé en même temps qu'elle donne à tout le corps ce vernis de fraîcheur , cet embonpoint rosé qui sied si bien aux femmes , qui fait toujours valoir la beauté , et la remplace quelquefois avec avantage. Tant de qualités réunies dans les bains n'avaient point échappé aux peuples de l'antiquité. Dans la Grèce , cette nation amie des arts et des commodités de la vie , le peuple avait de vastes bains publics où , moyennant une légère rétribution , grands et petits , guerriers et magistrats , philosophes et rhéteurs , se reposaient de leurs fatigues , et retrempaient pour ainsi dire leur âme amollie par les ardeurs d'un ciel toujours serein. Ce peuple n'avait en vue que la santé ; mais à Rome , lorsque le luxe fut parvenu à son comble , on vit les dames y mettre plus de raffinement , plus de recherche , s'entourer d'esclaves chargés de différens emplois ; les uns essuyaient le corps avec des peaux de cygne , les autres le couvraient d'essences. L'usage du bain , sagement institué , dégénéra en un abus funeste. Les dames romaines , retirant un grand avantage de son emploi , crurent augmenter son effet en y restant plus long-temps ; elles y passèrent une partie de la journée , y prirent leurs repas , reçurent même des visites. Mais au lieu d'y trouver la santé , affaiblies par un séjour si prolongé dans l'eau , elles en sor-

taient plus sensibles à toutes les causes extérieures de maladies. Les parties frappées d'inertie se laissaient pénétrer par la graisse ; de là , bouffissure , flaccidité générale , embonpoint quelquefois excessif , souvent maigreur par inertie ; enfin elles devenaient la proie des maladies nerveuses. On doit donc être fort réservé sur la fréquence des bains ; car autant l'emploi est salutaire , autant l'abus est funeste. Il est important de savoir qu'on doit , pour le nombre comme pour la température , avoir égard aux climats , aux saisons , aux individus. Le Français ne doit pas se baigner aussi souvent que l'Égyptien et le Chinois ; le Hollandais encore moins. Une personne lymphatique ferait mal de prendre autant de bains qu'une personne d'un tempérament sanguin , nerveux ou bilieux. La température du bain doit varier encore selon les circonstances. Trop chaud , il resserre , crispe la peau , empêche la transpiration , et peut produire des inflammations , des éruptions cutanées , des congestions sanguines ; froid , il supprime la transpiration , concentre les forces , et occasionne des réactions vitales souvent funestes.

Un exercice modéré qui suivrait le bain contribuerait à développer dans tous nos organes la force et la vigueur nécessaires pour rétablir et maintenir l'intégrité des fonctions que le bain tendait à ralentir.

Un usage qui commence à s'établir à Paris , et qu'on ne saurait trop encourager , est celui des bains de vapeur. Le corps est imbibé de toutes parts de la rosée de cette humide atmosphère , et comme enveloppé d'un nuage d'eau toujours chaude , toujours renouvelée , et se présentant à tous les pores sous toutes les modifications les plus propres à irriter les houppes nerveuses , à être pris par les absorbans , et s'introduire ainsi dans tout le système. Cette coutume est établie chez les Égyptiens , qui en retirent les plus grands avantages. « C'est là , dit M. *Savary* , c'est là qu'ils préviennent ou font « disparaître les rhumatismes , les catarrhes et les maladies de la « peau , qui ont pour principe le défaut de transpiration ; c'est là

« qu'ils guérissent radicalement ce mal funeste qui attaque la source
 « de la fécondité , et dont le remède est si dangereux en Europe.
 « Il n'est point de peuple qui fasse un plus fréquent usage du bain
 « de vapeur ; il n'en est point où les poitrinaires soient plus rares :
 « la pulmonie est presque inconnue dans ce pays. » Entretienons
 donc un usage dont le résultat est si précieux pour la santé , en
 y apportant cependant quelques modifications , soit pour sa fré-
 quence , soit pour sa durée ; modifications indiquées par le climat ,
 les saisons et le tempérament.

Des Fards.

L'art de se farder est très-ancien ; les prophètes l'ont censuré chez les Juifs. L'antimoine est le premier fard dont il soit fait mention dans l'histoire , et en même temps celui qui a eu le plus de vogue. Les femmes de l'Orient se frottaient autrefois le contour de l'œil avec cette substance , pour paraître avoir les yeux noirs , grands et fendus. Les Grecs et les Romains empruntèrent cette mode des Asiatiques ; mais ces derniers surpassèrent les Grecs en imaginant le blanc et le rouge. Du temps d'Ovide , les courtisannes et les affranchis n'osaient pas encore se mettre du fard , il était seulement réservé pour les grandes dames. Le blanc et le rouge ont fait fortune en France. La jeune femme de condition était obligée de cacher sous cette enluminure ses couleurs naturelles : c'est ce qui a fait dire à *Brébeuf*, à une dame qui se fardait :

Tous les jours un nouveau visage ,
 C'est en visage un peu trop dépenser.

Quoique moins généralement suivi , cet usage existe encore chez quelques femmes moins amies de la santé que du désir de plaire.

Les fards principalement employés sont , le blanc et le rouge. Le blanc , s'il est métallique , est un oxyde de bismuth , d'étain , ou

de plomb, qui, appliqué sur la peau, la noircit rapidement au moindre contact des exhalaisons sulfureuses ou phosphoreuses. S'il est à base terreuse, c'est du talc, substance albumineuse, ou de la craie de Briançon, substance calcaire. Ces corps, divisés en poudre impalpable, s'introduisent dans la peau, et la ternissent encore en obstruant les pores, et s'unissant aux produits de la transpiration insensible, qu'ils diminuent au péril de l'individu.

Le rouge est minéral ou végétal ; le premier est ou le minium, préparation particulière extrêmement dangereuse ; ou le vermillon, qui est du cinabre en poudre, lequel résulte de l'union du soufre et du mercure. Le rouge végétal est celui qui se retire des plantes ; et s'il a le vinaigre pour excipient, il donne un éclat chèrement payé ensuite ; il vaut encore mieux l'associer aux spiritueux, et surtout aux pommades et aux émulsions. On le retire du carthame, de l'orcanette, de la garance.

Toutes ces espèces de fards dessèchent la fibre, et sont même de véritables poisons, surtout ceux dus au règne minéral. Leur application peut être suivie de tremblemens, de convulsions, de palpitations, de syncopes. M. *Alibert* dit avoir connu une dame morte d'hydropisie et d'engorgement de presque tous les viscères abdominaux, pour s'être fait peindre habituellement le cou, la gorge, et quelquefois même les cuisses avec de la céruse, pour relever l'éclat de ses charmes flétris. Cette dame se faisait tracer des veines avec un autre fard métallique, et s'appliquait aux joues une épaisse couche de rouge.

Tous les fards sont non-seulement capables de réparer les injures du temps et d'effacer les rides de la vieillesse, mais encore ils produisent un effet tout contraire. Sous les couches de fard les traits se déforment, la peau se fane, et le teint se flétrit. Combien de femmes qui, pour mieux réussir à plaire, perdent à force d'art jusqu'à l'avantage de paraître jeunes ! Une élégante propreté sans prétention, une noble simplicité sans étude, peuvent seules rendre la beauté plus séduisante, ou tempérer la laideur, et en affaiblir

les traits. On ne saurait trop répéter aux femmes ce qu'a dit avec autant d'esprit que de vérité le chevalier de Jaucourt : des grâces simples et naturelles , le rouge de la pudeur , l'enjouement et la douceur , voilà les fards les plus séduisants de la jeunesse. Quant à la vieillesse , il n'est aucun fard qui puisse l'embellir , si ce n'est l'esprit et les connaissances.

Des Cheveux.

Les cheveux sont susceptibles de différens genres d'attraits que la cosmétique entretient et développe , ou dont elle offre au moins les apparences. Nous aurions peine à croire que les Grecs et les Romains , si connus par leur goût , ont eu la mode si ridicule de se couvrir la tête d'une perruque , si de nos jours on n'avait vu une pareille bizarrerie se reproduire. Il y a peu de temps qu'elle existait encore. « Les médecins physiologistes , dit M. le professeur « *Moreau* , ne pouvaient voir avec plaisir ces cheveux étrangers , « ces dépouilles , pour la plupart arrachées à la tombe , ces perru- « ques de toutes couleurs , sous lesquelles nos Athéniennes moder- « nes cachaient et rendaient inutiles des organes auxquels la « nature a assigné des fonctions dont la cessation ou la perversion « doivent nécessairement porter atteinte à la santé. » Les perru- ques ont fini leur règne. On a donc cherché à donner aux cheveux une végétation plus active , une couleur en rapport avec l'idée qu'on se fait de leur beauté. S'il est vrai que la couleur rouge ait trouvé grâce aux yeux de nos ancêtres , elle nous déplaît aujourd'hui ; et c'est principalement à la déguiser qu'on s'est attaché. On a voulu aussi effacer par les mêmes moyens le cachet que le temps imprime toujours trop tôt sur quelques têtes. Pour obtenir l'effet désiré , on a mis en usage des oxydes , des dissolutions métalliques. Ces substances actives , pour peu qu'on en prolonge l'usage , ont causé des accidens funestes. On vend partout sous le nom d'*eau d'Égypte* une dissolution de nitrate d'argent dans une eau

distillée aromatisée. Cette eau , ainsi que toutes les préparations d'argent , d'arsenic et de chaux , est très-dangereuse. Un vil amour du gain a pu seul mettre entre les mains des parfumeurs une préparation que la loi leur interdit. Quant aux sucres de jusquiame , de morelle , de tithymale , on ne peut que trop en craindre l'emploi , et plus encore , comme on le fait souvent , celui de l'eau-forte. Les cheveux ne peuvent perdre leur couleur naturelle qu'en s'altérant ; et cette altération , s'étendant au cuir chevelu par le contact de la matière appliquée , peut donner lieu à des douleurs atroces , à des gonflemens , à des érysipèles de la face , et même à la mort par suite de l'inflammation des membranes du cerveau. *Tourtelte* dit avoir vu une attaque d'apoplexie qui faillit être mortelle à un homme de soixante ans , qui , voulant dérober son âge aux yeux des belles auxquelles il cherchait encore à plaire , avait essayé de noircir ses cheveux blancs avec une composition qui avait pour base l'acétite de plomb.

Des Dents.

Si quelque chose ajoute à l'agrément d'un beau visage , c'est sans doute une bouche garnie de dents blanches comme l'ivoire. Les femmes qui , de ce côté , sont favorisées de la nature , ne l'ignorent pas ; aussi , comme l'a dit avec raison *Saint-Lambert* , la femme qui a de belles dents ne rit pas comme les autres.

Les dents ne sont pas seulement un ornement ; elles sont encore nécessaires , en préparant à l'estomac des moyens de digestion par la mastication , et rendant à la voix ceux de modulation dont elle était privée. Tant de raisons ont engagé les femmes à en avoir le plus grand soin. Plusieurs substances ont été mises en usage pour enlever le tartre qui les couvre ; des eaux , des opiat , des poudres ont été faits ; mais quelques-uns ont produit un effet contraire à celui qu'on se proposait ; tels sont tous ceux qui ont pour base des acides et des oxydes corrosifs. Ils nettoient rapidement les dents ; mais bientôt le ramollissement de leur émail , sa destruction , la

carie de l'os, et des douleurs intolérables, sont la suite de leur emploi. On ne doit jamais faire limer et nettoyer les dents que dans les cas de nécessité, jamais par fantaisie ; la lime et tous les autres instrumens peuvent enlever, malgré les plus grandes précautions, la couche d'émail qui revêt la dent, et en causer la carie.

On a cru long-temps, et plusieurs personnes sont encore persuadées qu'il est possible de transplanter les dents d'un individu à un autre individu, dans la mâchoire duquel elles prennent racine. Mais cette transplantation des dents n'a pas lieu par une action vitale ; cette sorte de greffe animale est impossible. La nouvelle dent est seulement retenue mécaniquement par l'alvéole, qui se resserre et se moule sur sa racine, et par l'union des gencives autour de son collet. C'est un corps étranger dont la présence a été la cause de divers accidens, la carie de la mâchoire, des odontalgies rebelles, et même des convulsions qui n'ont cédé qu'à son arrachement.

Telles sont les réflexions que m'ont fait naître les abus introduits par l'art dans la conduite des femmes. J'aurais pu sans doute donner plus d'étendue à cet ouvrage, si j'avais voulu détailler toutes les réformes qu'il sollicite ; mais j'aurais de beaucoup dépassé les bornes d'une thèse. Je m'en tiendrai donc à ce que je viens de dire, en reconnaissant que même l'objet dans lequel je me suis restreint était susceptible de développemens utiles, et de quelques recherches qui n'eussent pas été sans importance, et auxquelles je me trouve forcé de renoncer. Quelque frivoles que puissent paraître les abus que j'engage les femmes à éviter, leur influence sur la santé doit leur donner de l'importance aux yeux du médecin ; il doit, en éclairant le jeune âge sur des imprudences auxquelles l'entraîne la vanité d'un éclat fugitif, songer que, dans une femme jolie, légère et jeune, il conserve peut-être pour l'âge mûr, et pour le temps de la sagesse une femme solide, une mère de famille, belle par ses vertus, après avoir été séduisante par ses charmes.

HIPPOCRATIS APHORISMI

Edente PARISSET.

I.

Frigida velut nix, glacies, pectori inimica; tusses movent, sanguinis eruptiones ac catarrhos inducunt. *Sect. 5, aph. 24.*

II.

Multum et derepentè vacuare, aut replere, aut calefacere, aut frigefacere, aut alio quocumque modo corpus movere, periculosum est: omne siquidem multum naturæ inimicum. Quod verò paulatim fit, tutum est; tum aliàs, tum si quis ex altero ad alterum transeat. *Sect. 2, aph. 51.*

III.

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos; et in ipsis temporibus mutationes magnæ tum frigoris, tum caloris, et cætera pro ratione eodem modo. *Sect. 3, aph. 1.*

IV.

Mulieri, menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum. *Sect. 5, aph. 33.*

V.

In omni corporis motu, quandò dolere cœperit, interquiescere, statim lassitudinem curat. *Sect. 2, aph. 48.*

